

Le soir, quand Clotilde et Daniel se retrouvèrent seuls, la jeune femme tomba dans les bras de son mari en disant :

— Désormais, il ne manquera plus rien à mon bonheur. Je suis heureuse, Daniel, bien heureuse, trop heureuse !...

Trop heureuse !

N'était-ce pas comme un défi au bonheur qu'elle venait de jeter là ?

Trop heureuse, elle le fut pendant huit ans encore, sans que rien ne vint altérer son bonheur.

Béregère atteignait ses dix-huit ans, et la jeune-fille, aussi belle qu'avait été sa mère, tenait tout ce qu'avait promis l'enfant.

Daniel avait été nommé juge d'instruction à Orléans.

Ils vivaient tous en famille, maintenant, dans le vieil hôtel d'Hautefort. Seulement l'hôtel avait pris un air plus jeune. Les meubles y avaient été changés. Tout y était plus coquet, plus luxueux.

Jean-Joseph, toujours procureur général, était maintenant âgé de soixante-cinq ans.

La retraite allait sonner pour lui.

Mais plus que jamais laborieux, toujours robuste, ce grand vieillard décharné se défendait contre les ans.

La vie de famille l'avait rajeuni. Sur sa rude physionomie, il y avait maintenant, surtout quand il regardait Béregère, un peu de douceur.

Il adorait sa petite-fille.

Déjà il était question de mariage pour elle.

Béregère aimait un jeune avocat d'Orléans, Valentin de Sévérac, avec lequel elle s'était plusieurs fois rencontrée dans le monde, depuis sa sortie du couvent.

Quant à Valentin, il s'était mis à aimer Béregère, comme jadis Daniel avait aimé Clotilde.

D'une excellente famille et très riche, le mariage s'annonçait comme devant réunir toutes les conditions possibles de bonheur.

Le colonel d'artillerie Max de Sévérac était un ami d'enfance de Daniel.

Il vivait à Orléans, assez retiré depuis la mort de sa femme, et ne s'occupait plus qu'à faire valoir les grandes propriétés qu'il possédait en Beauce et qui l'obligeaient à de fréquents voyages.

Le mariage était même si avancé déjà que Daniel avait écrit à Georges Chavarot, le notaire :

" Je marie Béregère. Refuseras-tu, cette fois, de faire le " contrat ? "

Georges, au lieu de refuser, avait accepté avec bonheur.

Le jour de la cérémonie n'était pas encore fixé.

D'un commun accord, il avait été convenu que l'on attendrait les premiers beaux jours.

Et il avait été convenu également que le mariage se ferait au château de Vilvaudran, sur la source du Loiret.

Béregère aimait Valentin.

Elle l'aimait de toute la tendresse de son cœur, ce grand garçon souriant et gai, qu'elle avait connu un peu fou, tout d'abord, mais qui brusquement, était devenu auprès d'elle grave et timide.

Et pourtant, lorsque fut décidé ce mariage, lorsque les jeunes gens eurent échangé l'aveu de leur amour, lorsque les parents, de leur côté, eurent échangé leurs paroles, subitement Béregère devint sérieuse, préoccupée, comme si quelque arrière-pensée était venue à son esprit, lui disant que son bonheur ne serait pas complet, puisqu'il allait faire le malheur d'un autre.

C'est qu'en effet il n'y avait pas seulement que Valentin qui l'aimât.

A Vilvaudran, où elle allait depuis huit ans, depuis la réconciliation avec le vieux d'Hautefort, passer la belle saison, elle savait qu'un jeune homme, aussi, était épris d'elle, l'adorait silencieusement, d'un amour dévoué jusqu'au sacrifice de la vie même.

Elle l'avait connu lorsqu'elle était encore toute petite.

C'était un enfant sans famille, nommé Pierre Jourdan. Fils d'un fermier du Val mort ruiné, il s'était trouvé après la mort de sa mère, qui s'était faite servante, dans le dénûment le plus absolu. Il fut élevé par la charité publique, émue de son intelligence, de sa gentillesse et de son malheur.

Lorsqu'il eut une douzaine d'années, on le mit en apprentissage à la verrerie de Vilvaudran.

Et ce fut ainsi qu'il rencontra Béregère.

Quand la petite fille se promenait ou jouait sur la lisière du bois qui entourait le château, près de la source du Loiret, Pierre passait près d'elle et la regardait jouer, les mains dans les poches, souriant, la figure souvent barbouillée par son rude travail de la verrerie.

Puis, il s'était hasardé à lui adresser la parole.

Elle avait répondu.

Une fois qu'il avait le temps, un dimanche, ils avaient même joué ensemble et depuis ce jour-là ils étaient devenus très amis. Pierre lui apportait de la verrerie, toutes sortes de verres qu'il avait soufflés pour elle. Béregère lui rendait ces cadeaux en jouets, en colifichets, en rubans, tout ce qui lui tombait sous la main.

Et la première année de cette amitié, quand arriva le mois de novembre, et que Béregère dut repartir pour Orléans, les vacances terminées, Pierre Jourdan eut le cœur gros et pleura.

Aussi, quelle joie l'année suivante !

Depuis les premiers jours de soleil, Pierre guettait l'arrivée des hôtes de Vilvaudran, avec la crainte toutefois de retrouver sa petite amie si changée à son égard qu'elle ne voudrait plus le reconnaître.

Mais il fut vite rassuré, car la première visite de la fillette fut pour la lisière du bois d'où l'on apercevait, au milieu de la plaine, les vastes bâtiments carrés de la verrerie, surmontés des cheminées coiffées de panaches de fumée.

Il était là, Pierre. Ils se sautèrent au cou, en s'embrassant.

Et cela fut ainsi tous les ans.

Dans la jeune âme du petit garçon grandissait l'idéale fleur d'un amour naïf, car ce n'était déjà plus de l'amitié.

Les années qui suivirent firent de Béregère la belle jeune fille que nos lecteurs connaissent maintenant, la jeune fille aimée de Valentin, et de Pierre Jourdan.

Est-ce l'amour instinctif que celui-ci ressentait qui le rendit ambitieux et lui fit consacrer à un labeur acharné les heures libres que lui laissait la verrerie.

Peut-être.

Porté par un goût très vif vers le dessin, ayant aussi compris combien sa première éducation était incomplète, il avait obtenu de son patron la permission de s'absenter tous les soirs et de ne rentrer que tard dans la nuit.

Il se rendait à Orléans, Vilvaudran n'est qu'à cinq ou six kilomètres de la ville, et là il assistait à des cours gratuits où il s'instruisait rapidement et dont il devenait bientôt le meilleur élève.

D'ouvrier, il était passé dessinateur à la verrerie.

Pierre Jourdan n'était pas beau ; ses traits étaient irréguliers et sa figure extrêmement brune semblait avoir le teint brouillé des gens malades, bien qu'il fût extrêmement robuste, sans jamais la moindre alerte dans sa santé.

Ses épaules larges, osseuses, sa démarche un peu lourde, ses mains fortes, mais très blanches et très soignées, rappelaient l'origine du paysan et la dure jeunesse passée à des travaux manuels. Ses cheveux noirs et assez mal plantés découvraient un front large, ouvert, rayonnant d'intelligence. La bouche était un peu triste, avec les coins retombants des gens malades ou désabusés. Peu de barbe, à peine une légère moustache. Ce qu'il y avait de mieux dans cette physionomie tourmentée et en tous cas peu vulgaire, c'étaient les yeux admirablement fendus, noirs, doux et tendres. Ils éclairaient le visage. Ils trahissaient l'âme. Mais les yeux aussi étaient tristes, même quand ils souriaient, tristes toujours.

Pourquoi ?

Était-ce la misère de l'enfance qui avait marqué là son ineffaçable empreinte ?

Était-ce l'amour dont il se rendait bien compte maintenant, l'amour impétueux, hélas ! l'amour impossible, qui l'attristait ?

Était-ce simplement cette mélancolie, presque inconsciente, que Dieu se plaît à mettre dans les yeux de certaines créatures dont il connaît l'avenir, et sait destinées à une mort précoce ?

Sous des dehors très gauches et sous une allure timide, il cachait une âme ardente, accessible aux plus hautes pensées, aux plus sublimes dévouements.

Cet être humble et modeste était un homme dans la plus magnifique acception du mot.

Lorsqu'il comprit qu'il aimait Béregère d'amour, il se jura que jamais elle ne le saurait.

Il tint son serment.

Mais Béregère l'avait compris, cet amour !

Longtemps, toutefois, elle n'avait cru qu'à une très vive mais fraternelle affection chez Jourdan.

La révélation lui causa une tristesse dans laquelle il y avait comme un mécontentement d'elle-même, bien qu'elle ne fût pas coupable, pourtant, et qu'elle n'eût pas encouragé cet amour.

C'était au mois de mai 1887, car les préliminaires de ce récit nous ont conduits jusqu'à cette époque, le mariage de Béregère venait d'être arrêté et la jeune fille était avec sa mère à Vilvaudran, où Mme d'Hautefort voulait tout préparer pour le mariage.

Le lendemain de son arrivée, Béregère avait rencontré Jourdan que Clotilde avait demandé à la verrerie en le priant de lui apporter quelque dessins.

Lorsque Pierre sortit du château, il se croisa dans le bois avec la jeune fille.

Pierre se contenta de la saluer.

Il allait passer ainsi sans lui adresser la parole, quand elle l'arrêta, surprise, croyant qu'il ne l'avait pas vue.

— Pierre ! dit-elle.

JULES MARY,

A suivre